

Mais pourquoi devoit-elle l'être ? Je prévoi votre réponse, & je vai tâcher de la rendre dans toute sa force.

Le Messie devoit venir autant du moins pour convertir les Juifs que pour éclairer les Payens ; il devoit donc faire tout ce qui pouvoit le conduire au but, & comme sa résurrection eût été la preuve triomphante de sa céleste mission, il devoit lui donner toute l'évidence & la publicité possibles : Supposons, par exemple, que le jour même qu'on prétend qu'il sortit vivant du tombeau, il se fût rendu au grand Sanhédrin, & qu'il eût dit à ses Juges :

“ Chefs d'Israël, ouvrez les yeux sur
“ votre crime envers moi : Je suis ce Jésus
“ dont vous avez tourmenté la vie, & de-
“ mandé à grands cris la mort ; mais le
“ Dieu de vos Pères m'a ressuscité, comme
“ je vous l'avois annoncé ; les gardes de
“ ma tombe ont été les témoins de ma vic-
“ toire, & vous pouvez vous-mêmes en
“ contempler les preuves dans mes cic-
“ trices.” Un tel spectacle eût terrassé sans
doute leur incrédulité, le peuple eût suivi
l'exemple

l'exemple de ses Conducteurs, & leur conversion rendroit la nôtre presque nécessaire; mais comment devenir Chrétien sur la foi d'un événement qui n'a pu convertir ceux même au milieu desquels on prétend qu'il est arrivé ?

J'ai deux réponses à faire à cette objection.

1°. Elle porte sur un faux principe.

2°. Elle suppose comme sûres deux choses également incertaines, c'est qu'une telle apparition eût converti le Sanhédrin, & que la conversion du Sanhédrin entraîneroit celle des Incrédules modernes.

I. L'objection porte sur ce faux principe, que Dieu doit faire absolument tout ce qu'il peut pour amener les hommes à la vérité & à la vertu.

Si vous ne voyez pas au premier coup d'œil l'outré de cette prétention, je vous prierai, vous Théiste, de répondre à ces deux questions.

N'est-il pas vrai que si chaque homme avoit jouï quelque tems du bonheur du Ciel, & contemplé de ses propres yeux le sort des méchans dans une autre vie, il y auroit beaucoup plus de gens de bien sur la terre ?

Pourquoi donc le Très-Haut nous refuse-t-il l'un & l'autre de ces spectacles ?

Ou plutôt, dites-moi pourquoi, au lieu de nous placer sur cette terre impure, souillée de tant de crimes, arrosée de tant de larmes, où les tentations nous poursuivent, où l'exemple du vice nous assiège de toutes parts, Dieu ne nous a pas logez à notre naissance dans son Sanctuaire, dans ce séjour auguste où tout inspire la vertu, où l'on n'a point de sacrifices pénibles à lui faire, & où les hommages qu'on lui rend, font eux-mêmes la félicité ?

Les Théistes répondent à cela que si nous connoissions par intuition les suites de la vertu & du vice dans un autre monde, nous ne serions plus libres, nous ne serions que passifs, nous nous trouverions dans le cas
d'un

d'un homme à qui l'on montreroit d'un côté une roue, & de l'autre un trône, en lui déclarant qu'il va périr sur la première, s'il satisfait en ce moment sa passion favorite, ou recevoir sur l'autre les hommages de tout un peuple, s'il a la force de se vaincre ; assurément cet homme ne balanceroit pas un instant ; irrésistiblement entraîné par l'appât d'un sceptre, & par la crainte d'une mort infame & cruelle, il sacrifieroit sans délibérer tant de passions qu'on voudroit, mais il les sacrifieroit sans mérite, parce qu'il agiroit sans liberté ; il ne sentiroit point la raison, la beauté de ces sacrifices, mais seulement leur utilité, leur nécessité par rapport à lui ; il feroit les actions les plus vertueuses sans être véritablement vertueux.

Eh bien, Monsieur, voilà ma réponse à votre objection : Dieu ne s'est jamais proposé de forcer l'homme, malgré qu'il en eût, à lui obéir ; une obéissance ainsi arrachée n'eût honoré ni le Créateur, ni la créature ; pour qu'il y eût en nous quelque mérite à connoître la vérité, à lui rendre hommage, il falloit qu'il nous en coûtât quelque

quelque peine pour la découvrir, il falloit que nous pussions y fermer les yeux.

Afin donc d'invalider la résurrection de J. C. il ne suffit pas de dire qu'elle étoit susceptible d'un plus haut degré d'évidence, d'une évidence qui auroit écrasé tout doute, & nécessité une conviction subite & pleniére, puisqu'il n'entre point dans le plan de Dieu de nous conduire de cette manière ; il faut prouver que l'évidence qui l'accompagna ne suffisoit point pour en convaincre tout esprit droit & raisonnable ; or c'est ce que nos adversaires n'ont fait, & ne feront, je pense, jamais.

Je n'ajoute qu'un mot sur votre principe, c'est que si Dieu, pour nous convaincre, est obligé de faire absolument tout ce qu'il peut, & si nous ne devons nous rendre qu'à l'évidence la plus complète qu'on puisse même imaginer, à une évidence qui exclue tout degré supérieur de démonstration, l'Athée seul est conséquent, & raisonne juste : S'il étoit un Dieu, dirait-il, il sauroit que je nie son existence, il auroit compassion de mon aveuglement, il
se

se feroit entendre, il se feroit voir à moi, il résoudroit tous mes doutes, & dissiperoit mes ténèbres ; il ne le fait pas, il n'est pas. La conséquence vous paroît absurde, concluez vous-même pour votre principe.

II. Mais il y a plus : Supposons le pour un moment vrai, supposons que pour s'y conformer J. C. eût fait devant les Sénateurs Juifs la comparition que vous demandez, il me paroît extrêmement douteux qu'elle les eût convertis.

Ce qui vous fait ici illusion, comme à beaucoup d'autres, c'est la droiture même de votre cœur ; il vous semble impossible que vous eussiez résisté à tant de lumière, & vous avez la bonté de supposer autant de bonne foi aux Scribes & aux Pharisiens.

Mais cette supposition n'est-elle pas gratuite ? Pour m'en éclaircir, je consulte d'abord l'historien Joséphe, & il m'apprend que ces Pharisiens étoient de maîtres fripons, qui en se disant les favoris de Dieu, avoient acquis tout crédit sur les femmes, & faisoient trembler les Rois même, qu'ils
se

se piquoient d'être inspirez, d'entendre mieux la loi que les autres Juifs, de connoître & d'annoncer l'avenir, mais qu'ils n'étoient au fond que fort artificieux & fort insolens. *Antiq. L. XVII. 3.*

J'ouvre ensuite les Evangiles, & j'examine la conduite que J. C. tint avec eux ; j'y vois qu'il leur déclare une guerre ouverte, qu'il les attaque par les endroits les plus sensibles au cœur humain, l'intérêt, le crédit, la gloire ; il prouve que ces profonds Docteurs de la loi l'anéantissoient par leurs traditions ; il apprend au peuple à n'être plus dupe ni de leurs larges phylactères, ni de leurs longues oraisons, ni de leurs jeunes affectés, ni de leurs fastueuses aumônes ; il les accuse de dévorer les maisons des veuves, & de priver de pauvres pères des secours que leurs enfans auroient voulu, & pu leur donner ; il les démasque en un mot, & c'est tout dire pour des hypocrites ; il n'y avoit plus pour eux de milieu, il falloit se réformer, ou perdre Jésus.

Ils

Ils prirent le second parti, & des Tartuffes ne pouvoient guères en prendre un autre ; il étoit bien difficile que des gens nourris d'encens & de flateries, consultez jusqu'alors comme des Oracles, & vénerez comme des Saints, en possession dès long-tems de mener le peuple, & d'en imposer aux Rois même, abandonnassent tant de choses pour devenir disciples d'un Messie pauvre, qui ne promettoit à ses sectateurs que des couronnes célestes, & ne parloit de combattre que l'orgueil & la volupté.

Tel est, Monsieur, le funeste effet d'une dépravation extrême ; elle ôte à l'ame son ressort ; elle la garotte des pesantes chaines de l'habitude & du préjugé ; on ne met pas seulement en doute si l'on agit bien ou mal, parce que les efforts présens, les aveux, les sacrifices qu'il faudroit faire pour se corriger, épouvantent mille fois plus le coupable que la perspective éloignée des maux que ses vices pourront lui causer ; il sent qu'il n'auroit pas la force de se résoudre à ces sacrifices, il fuit un examen qui lui en prouveroit la nécessité.

Si donc les Grands de la Nation Juive rejettèrent sans hésiter J. C, ce n'est pas que J. C. n'eût donné des preuves triomphantes de sa céleste mission, mais ils en détournèrent constamment les yeux ; ils ne mirent pas un seul instant en question si un homme qui les décrioit, pouvoit être envoyé de Dieu, ils regardèrent la négative comme démontrée, & procédèrent en conséquence.

La passion les maîtrisoit à tel point qu'elle leur fit oublier non seulement ce qu'ils devoient à la justice, mais encore le respect qu'ils se devoient à eux-mêmes : Jésus leur aiant été livré par Judas, ils l'interrogent, le condamnent, & en attendant que Pilate ait ratifié sa sentence, ils prennent sur eux-mêmes le vil emploi de bourreaux, ils lui crachent au visage, ils lui donnent des coups de poing, ils le laissent souffleter par des sergens. *Marc xiv. 65. Jean xviii. 22.*

Ce qui suit, n'est pas moins horrible. C'est peu pour assouvir leur rage qu'ils aient arraché à Pilate l'arrêt de sa mort ; c'est peu qu'ils l'aient fait condamner au
supplice

supplice le plus lent, le plus infame & le plus cruel qu'eût encore inventé la fureur humaine, il faut, pour que leur satisfaction soit complete, il faut qu'ils repaissent leurs yeux du spectacle barbare de ses souffrances, il faut qu'ils contemplent J. C. en croix, qu'ils entendent les cloux entrer dans ses chairs, qu'ils voient son sang couler goutte à goutte, qu'ils lisent sur son visage les angoisses poignantes qui le conduisent au tombeau - - - Que dis-je ? Dans ces effroyables momens où l'on a compassion des plus affreux scélérats, leurs entrailles d'airain ne sont point émues ; ils outragent, ils raillent, ils insultent leur expirante Victime : *Matth.* xxvii. 41—43. *Marc* xv. 31. 32. *Luc* xxiii. 35. Pesés ces circonstances, Monsieur, & vous conviendrez qu'une comparition de J. C. ressuscité eût été bien peu de chose pour guérir des esprits si horriblement prévenus.

C'est un fantôme, auroient-ils dit, s'il s'étoit présenté à eux, c'est un spectre produit par le Démon pour nous abuser, ou si J. C. en se laissant palper, manier, leur eût ôté cette défaite, ils auroient prétendu que

c'étoit un fourbe qui ressembloit à celui qu'on avoit puni, & qui s'étoit imprimé des stigmates pour recueillir le fruit de la trame ourdie par J. C. & saisir le sceptre promis au Messie. Qui fait même s'ils n'auroient pas cherché à le faire périr de nouveau ? S'il est vraiment le Fils de Dieu, auroient-ils pu dire, ce Dieu qui l'a déjà ranimé, fera bien le ressusciter encore ; nous ne mettrons point autour de sa tombe des gardes capables d'erreur ou de fraude, nous l'environnerons nous-mêmes, & s'il en sort victorieux, nous serons les premiers à lui rendre hommage. (a) Direz-vous que pour leur complaire J. C. eût dû s'exposer à une seconde crucifixion ?

Au fond, s'il n'eût falu qu'une résurrection pour terrasser leur incrédulité, pourquoi celles que J. C. avoit précédemment opérées, ne purent-elles même ébranler la leur ? Quand ils auroient ignoré celles du
fils

(a) Ils avoient tenu des discours bien moins spécieux contre lui, comme lorsqu'ils l'accusoient de chasser les Démons par un pouvoir diabolique, & de violer la loi, quand il guérissoit des malades le jour du Sabbat.

fils de la veuve de Naïm, & de la fille de Jaïrus, ils apprirent certainement celle de Lazare arrivée, pour ainsi dire, aux portes de Jérusalem : Quel effet produisit-elle sur eux ? Ils résolurent de le perdre avec J. C. (b).

Joignez

(b) Leur procédé en cette occasion est très-remarquable : Ou Lazare en effet étoit ressuscité, ou sa résurrection étoit une imposture ; l'un & l'autre cas étoit trop grave pour qu'il fût permis à des Magistrats d'y fermer les yeux ; il falloit au contraire mettre tout en œuvre pour le constater, soit afin de donner gloire à la vérité, si le miracle étoit réel, soit pour en punir les acteurs, s'il n'étoit qu'une tromperie ; c'eût été là une belle occasion de se défaire de J. C. & Lazare eût certainement mérité de partager son supplice, s'il s'étoit prêté à jouer avec lui une résurrection simulée ; cependant, le grand Sanhédrin instruit des bruits qui courent, n'en prend aucune connoissance ; il veut d'abord, il est vrai, faire mourir Lazare avec J. C. mais peu après il se ravise, il laisse tomber la chose, il n'interroge pas même Lazare ou ses sœurs, & dans le procès qu'il intenta huit jours après à J. C. il n'en dit pas un seul mot : Cette conduite est inexplicable, en supposant le miracle simplement douteux ; mais supposez le vrai, elle devient très-naturelle ; ne voyant aucun jour à invalider le fait, les Pharisiens & les Grands durent bien se garder d'en entreprendre un examen juridique, qui en auroit augmenté la certitude, la publicité, & leur auroit ôté pour jamais peut-être les moyens d'immoler un homme qui ressuscitoit les morts.

Joignez, Monsieur, ce fait aux précédens ; ajoutez-y l'inefficacité de tous les prodiges qui accompagnèrent la mort de Jésus, & de tous ceux que ses Apôtres opérèrent ensuite, & vous conviendrez qu'il est bien peu probable que des gens qui résistèrent à tant de lumière, se fussent rendus à une simple apparition de J. C. résuscité.

Vous me direz peut-être ce qu'on a dit tant de fois, que tous ces prodiges ne nous sont connus que par le canal des Apôtres, & qu'il est suspect : Je pourrois vous sommer de dire pourquoi, si leur témoignage leur valut à chacun un chapeau de Cardinal, & cent mille livres de rente, s'il ne leur attira pas au contraire des persécutions & des maux sans nombre : Mais je veux bien négliger tous ces avantages, & je me borne à vous demander : Les Auteurs sacrez avoient-ils le sens commun ?

Si vous le niez, toute discussion finit entre nous ; je n'aurai jamais le courage de prouver que des hommes qui réformèrent le monde, n'étoient pas gens à mettre aux
petites

petites maisons ; si vous convenez, comme j'en suis sûr, qu'ils avoient du ^{bon} sens & du jugement, il ne m'en faut pas davantage, votre doute est levé, & c'est votre objection précédente même qui m'en fournit la solution.

Vous vous plaignez en effet, Monsieur, de ce qu'après sa résurrection Jésus n'en convainquit pas le grand Sanhédrin en paroissant devant lui ; mais, je vous prie, pensez-vous qu'il falût un génie extraordinaire aux Auteurs sacrés pour comprendre combien une telle comparition, embellie de toutes les circonstances qu'ils auroient voulu y joindre, eût ajouté de force à leur témoignage ? Pourquoi donc, s'ils étoient des fourbes, ne la supposèrent-ils pas ?

Direz-vous que le contraire étoit trop public, & qu'ils n'auroient fait que se décrier ? Mais ce manque de comparition pouvoit-il être plus public que la fausseté de tous les prodiges qu'ils attribuèrent à leur Maître ? Quoi ! Contre la notoriété publique ils osent écrire que J. C. avoit
rempli

rempli la Judée & la Galilée du bruit de ses Joign^{tes}es, qu'il avoit guéri par milliers des aveugles, des sourds, des muets, des impotens de toute espèce ; ils osent spécifier les tems, les lieux, les personnes ; ils affirment que plusieurs de ces guérisons furent opérées dans le Temple même, sous les yeux des Docteurs & des Pharisiens ; ils rapportent les conversations qu'eut J. C. à ce sujet avec eux ; ils prétendent qu'à sa mort la terre trembla, les pierres se fendirent, le soleil cacha sa lumière ; ils osent inventer, publier tant de fables, & ils n'osent écrire qu'après sa résurrection Jésus se fit voir à ses Juges ? En vérité, voilà des impositeurs bien timides, & il faut avouer qu'ils s'arrêtent en bien beau chemin.

Disons mieux, Monsieur, ce ne fut point par prudence que les Auteurs sacrez ne parlèrent d'aucune comparition de J. C. ressuscité devant le Conseil des Juifs, mais parce qu'en effet il n'y parut point, & qu'ils n'écrivoient que ce qui étoit : Jésus n'y parut pas, parce que le plan de Dieu n'est pas de nous mener bongré malgré que nous en aions à la vérité, & que toute la conduite

duite des Membres de ce Conseil annonce en eux une inhumanité si grande, une perversité si profonde qu'il y a tout lieu de penser qu'une telle comparition eût été sans fruit, peut-être même périlleuse.

Enfin, Monsieur, en accordant, si vous le voulez, qu'elle eût réussi, qu'elle eût fait tomber le bandeau qui couvroit les yeux du grand Sanhédrin, & que tout le peuple entraîné par l'exemple de ses Chefs, eût rendu hommage à Jésus, pensez-vous bien sérieusement que sa conversion opérât celle de nos Incrédules ? Je n'y vois pour moi aucune apparence, & souhaiterois fort qu'on m'en dît le pourquoi.

Seroit-ce parce que les Docteurs de la loi & les Pharisiens, qui n'avoient vu J. C. que par intervalles, le connoissoient mieux que ses Apôtres, & par là même auroient mieux constaté l'identité de sa personne après sa résurrection que ne pouvoient le faire des gens qui avoient vécu familièrement avec lui des années ?

R

Seroit-

Seroit-ce parce que les Incrédules ont une si haute idée des lumières & des vertus de la Nation Juive, qu'ils n'oseroient le moins du monde la soupçonner d'erreur ou de fraude sur un fait de cette importance; tandis qu'ils semblent au contraire faire affront entr'eux à qui lui prodiguera le plus de sarcasmes, & l'accablera de plus de dédains? (c)

Seroit-ce enfin parce qu'une si grande victoire sur les préjugés alors dominans ne pourroit absolument s'expliquer que par la résurrection de Jésus? Mais explique-t-on mieux sans elle comment les Apôtres & les milliers de Juifs qu'ils convertirent,

(c) Voiez, p. e. les lettres de quelques Juifs Portugais: Je profite de cette occasion pour remercier avec le public l'honnête & savant Israélite qu'on en dit Auteur, d'avoir si bien défendu sa Religion & ses frères, que je regarde comme les miens, & voudrois voir traitez par tous les Chrétiens comme tels: Ce fut en s'attendrissant sur leur sort que Jésus annonça leur ruine. *Matt.* xxiii. 37. St. Paul eût donné sa vie pour eux: *Rom.* ix. 3. Ces autoritez valent bien, je pense, celle des gouvernemens qui les extorcionnent, & des particuliers, Philosophes ou non, qui ont la barbarie de les insulter.

rent, renoncèrent à ces préjugés ? S'il en eût coûté beaucoup aux Juges de J. C. d'avouer devant leurs complices qu'ils avoient demandé la mort du Messie, en devoit-il moins coûter à ses premiers disciples de mourir pour lui ? Et si le martyre de ceux-ci ne convainc pas nos adversaires, est-il croiable qu'ils se rendissent au simple aveu des premiers ?

Mais après avoir brisé, (du-moins j'ose le croire) toutes les branches de votre objection, permettez-moi, Monsieur, de faire un pas de plus, & de vous avouer que comme de tous les miracles rapportez dans les Evangiles, il n'en est point de plus décisif que la résurrection de J. C. il n'en est point à mes yeux de plus facile à prouver.

C'est qu'il n'en est point sur lequel les Juifs nous fassent des aveux aussi importants.

Ils conviennent avec nous de ces trois faits capitaux,

I^o. Que J. C. fut crucifié.

R 2

II^o. Que

II^o. Que les Chefs de leur Nation, instruits qu'il avoit promis de ressusciter, mirent des gardes autour de sa tombe.

Enfin que malgré cette précaution le corps de J. C. ne s'y trouva plus le troisième jour.

Il ne reste donc plus qu'à chercher la cause de cette disparition.

Les Apôtres l'attribuent à la puissance de Dieu qui rapella Jésus à la vie: Les Juifs prétendent au contraire que les gardes du sépulcre se livrèrent tous au sommeil, & que les Apôtres en profitèrent pour enlever le corps de leur Maître, & publier ensuite qu'il étoit ressuscité.

Mais si cette accusation est absurde, si elle choque toute vraisemblance, & le caractère de tous les Acteurs, il est évident qu'on ne peut l'admettre, & que la résurrection de J. C. est prouvée.

Or n'est-il pas contraire à toute vraisemblance que des gens qui avoient abandonné

né

né leur Maître vivant, aient affronté la mort pour posséder son cadavre ?

S'ils le croioient le Messie, ils espéroient selon ses promesses sa résurrection ; s'ils le regardoient comme un fourbe, ils devoient détester jusqu'à sa mémoire ; s'ils flotoient dans le doute, ils devoient attendre les événemens.

N'est-il pas ensuite souverainement absurde de supposer que tout un corps de soldats Romains se soit en même tems livré au sommeil, que dans le silence de la nuit, où le moindre bruit se fait entendre, où le mouvement le plus léger affecte nos sens, douze hommes environ aient pu passer au milieu de ces gardes, entrer dans le sépulcre, rouler la grosse pierre qui en fermoit l'ouverture, prendre un cadavre & l'emporter, sans qu'aucun d'eux les entendît & se réveillât ?

N'est-il pas enfin absurde au dernier excès de penser que ces gardes aient eu si peu de pudeur que d'aller déposer un fait arrivé, de leur propre aveu, pendant leur sommeil,

sommeil, un fait qui les couvroit de honte, un fait qui, s'il eût été cru, les rendoit dignes de mort ?

C'est apparemment pour avoir senti quel amas d'extravagances renferme cette vieille accusation des Juifs que les Incrédules n'en parlent plus guère, & que vous-même, Monsieur, ne m'en avez pas touché un mot : Il faut bien cependant que les gardes ou les Apôtres aient dit vrai, & que l'enlèvement, ou la résurrection ait eu lieu : Réfléchissez-y, Monsieur, je vous prie, & croiez-moi bien sincèrement, &c.

L E T T R E

L E T T R E VI.

De Monsieur L - - - à Monsieur - - -

IL y a quelques mois, Monsieur, que je vous appris comment j'avois renoué mes conférences sur le Chriftianisme avec votre ami Monsieur G - - - Je fai qu'il vous en a envoié la suite ; en voici le réfultat.

Je reçus en ville fes observations sur les miracles en général, & sur la réfurrection de J. C. en particulier : Frapé de fes raifons, je me défiai de ma première lecture, je repris fucceffivement les deux lettres, j'en difcutai févérement toutes les parties, je consultai nos Auteurs Déiftes pour y puiser de nouvelles difficultez, ou des réponses aux preuves que je ne pouvois ébranler ; j'échouai partout, je l'avoue, & j'en rougis pour eux & pour moi.

Votre ami eut peu après occasion de faire une courfe en ville, & il vint me voir :

Je

Je parus devant lui avec ce mauvais embarras que nous donne la vue d'un homme qui nous a convaincus d'erreur : Monsieur, lui dis-je, quand nous fûmes seuls, si vous me menez à la vérité, vous la vendez un peu cher à mon amour propre ; il n'est pas généreux d'avoir toujours raison avec ses amis.

Mon ami, reprit-il, puisque vous me permettez de vous donner un nom si tendre, loin d'aspirer au vain honneur d'avoir toujours raison avec vous, je sai qu'il est vingt objets de nos connoissances sur lesquels je ne pourrois me mesurer avec vous, & serois à peine capable d'être votre disciple ; mais souffrez aussi, de grace, que je sache mon Bréviaire un peu mieux que vous, & que faisant de la Religion ma capitale, & presque mon unique étude, j'en possède mieux les preuves que ceux qui sont plongez comme vous dans le tourbillon du grand monde.

Vous faites bien, repliquai-je, d'user modestement de vos avantages, qui, après tout, ne sont pas décisifs : Ils sont pour-
tant

tant grands, j'en conviens ; vous m'avez même tant de fois surpris par vos solutions que quelque spécieuse que me paroisse encore ma dernière objection, j'ai grand' peur que vous ne trouviez quelque moien de la lever.

Vous en avez peur, me répondit-il ? Vous appréhendez d'être convaincu que vous-même & vos frères êtes plus chers à l'Etre Suprême que vous ne l'aviez pensé, qu'il a vu nos erreurs d'un œil paternel, qu'il nous a envoyé son Fils pour nous éclairer, & nous conduire au bonheur céleste par le chemin de la vertu ? Non, Monsieur, vous n'avez point une telle crainte : Qu'elle assiége l'ame du Fourbe qui entasse des remords sur sa conscience, & des écus dans ses coffres, qu'elle tourmente le faux Philosophe qui calomnie & bafoue cette aimable & sainte doctrine, qu'elle atteigne le Voluptueux au milieu de ses excès & de ses débauches, je ne le conçois que trop bien ; mais que vous, homme droit, bienfaisant, modeste, vous éprouviez leurs lâches fraieurs, non, Monsieur, je ne puis le croire. Tout homme

de bien doit souhaiter que le Christianisme soit vrai, le méchant seul peut le redouter. (a)

Sans

(a) Le trouble de la conscience, disoit très-bien le Docteur Bentley, peut seul faire souhaiter que tout ce qui s'appelle Religion, ne soit qu'imposture : Dans cet état on furète tous les livres impies, & l'on y pille tout ce qui fait contre la Religion ; il ne s'y rencontre pas d'objection si méprisable que le préjugé n'érige en raison : Une once dans un bassin de la balance l'emporte sur cent qu'il y auroit dans l'autre : Payens, Mahométans, Bonzes, Talapoins, tout ce qui témoigne contre le Christianisme, mérite créance ; tout ce qui s'allégué en sa faveur par les Chrétiens, qui sont pourtant les seuls qui puissent le faire, est rendu suspect d'intérêt & de ruse.

Mais prenez d'exactes informations de la vie & des mœurs de ces gens-là, vous y trouverez la véritable cause du vacarme terrible qu'ils font contre la Religion : S'ils ont de la joie, s'ils peuvent se divertir, ce n'est qu'à l'aide de l'Athéisme, & après s'y être bien affermis : On diroit alors qu'ils ont remporté quelque grande victoire : Cela seroit-il naturel, si la Religion n'étoit pas pour eux le plus grand objet de terreur ? Quoi ! Se réjouir de ce qu'on a perdu l'immortalité, de ce qu'on doit périr, ainsi que les brutes ? Non, cela ne se peut, tous les penchans du cœur humain y résistent : A ce prix en effet on riroit des malheurs, & la prof-

Sans doute, repris-je à mon tour, & ce n'est pas ma faute, si vous vous hâtez de donner un sens trop grave à mes expressions ; mais laissons les personnalitez, & venons au fait.

Je croi déjà vous avoir eu dit qu'autant j'admire J. C. devant les Juges & sur la croix même, autant suis-je surpris, scandalisé de le voir si abattu, si foible au jardin de Gethsemané ; son épouvante y fut telle qu'il sua du sang, & qu'il conjura Dieu par trois fois de le délivrer de cette heure même pour laquelle il avouoit qu'il étoit venu : De simples mortels ont déployé plus de héroïsme aux approches de leur martyre, & combien plus étoit-il naturel d'attendre autant de magnanimité du Fils de Dieu même ?

S 2

Monfieur,

la prospérité feroit verser des larmes : Mais, hélas ! quand on a perdu tout espoir de gagner le Ciel, & qu'au delà du sépulcre on ne voit plus que l'Enfer, que reste-t-il qu'à crier aux montagnes de tomber sur nous ?

Critique du discours sur la liberté de penser, XV Remarque, traduction de Monsieur de la Chapelle.

Monfieur, me répondit notre ami, je fuis d'autant moins furpris de votre objection que cette circonftance, de la vie de J. C. a fait en divers tems beaucoup de peine aux Interprètes ; il en eft même plufieurs qui ne fachant comment l'expliquer, ont rejeté fon abatement fur la colére de Dieu appefantie, felon eux, fur notre Sauveur comme fur la victime qui expioit nos péchez ; mais ce n'eft-là lever une petite difficulté que pour en faire naître une beaucoup plus grande ; comment fe perfuader en effet que Jéfus ait jamais pu être l'objet de la colére de Dieu, lui qui en étoit la parfaite image, lui que Dieu a reconnu tant de fois fur la terre pour fon Bien-aimé, lui qui avoit quitté la gloire célefte pour en rouvrir aux hommes les heureufes routes, en rétabliffant parmi eux les autels de la vérité & de la vertu, & en fcellant fes loix de fon fang ? Non fans doute ; fi J. C. mouroit pour des coupables, il n'en étoit pas moins jufté, il n'en paroiffoit pas moins tel à Dieu ; ou plutôt, fon immense charité pour le genre humain ne le rendoit que plus aimable & plus cher aux yeux du tendre Père des hommes ; Mais fi la folution
de

de ces Docteurs n'est pas heureuse, elle n'est pas plus nécessaire, & J. C. dans son agonie ne fit rien d'indigne de lui.

Il fut attristé, nous disent les Evangélistes, il fut saisi d'angoisse & d'effroi, il sua même du sang : Mais la nature innocente ne répugne pas moins aux douleurs que la nature corrompue; ce n'est pas de les craindre qui nous rend coupables, c'est de nous y soustraire en trahissant la vertu; un homme n'est nullement condamnable de frémir à l'aspect de la question qu'on lui prépare, parce que ce frémissement dépend de la sensibilité plus ou moins grande de ses organes, & point du tout de sa volonté; loin qu'une vive sensibilité dégrade celui qui l'éprouve, elle l'élève au contraire, lorsqu'il la surmonte, parce qu'elle prouve d'autant mieux son parfait dévouement à tous ses devoirs, & certainement il mérite plus d'admiration, plus d'éloges que celui qui feroit précisément les mêmes choses, mais qui tiendrait de la nature un corps plus grossier, plus dur, moins affecté par conséquent des sensations douloureuses.

Au lieu donc d'être frappé de votre objection, il n'est rien que j'admire & qui me touche plus dans le caractère de Jésus Christ que cette sagesse douce, humaine, modeste, qui l'éloigne également de l'ostentation & de la roideur : Ce n'est point un Philosophe superbe qui dise qu'il se suffit à lui-même ; il est bien aise au contraire de n'être pas seul, il prie trois de ses disciples de rester & de veiller avec lui : Ce n'est point non plus un Stoïcien fanfaron qui soutienne que la douleur n'est point un mal, & que le sage est toujours heureux ; c'est un homme sensible aux misères de l'humanité, qui avoue à ses amis ses angoisses, & demande sa délivrance à son Père, mais avec une douceur & une résignation qui arrachent des larmes d'attendrissement à quiconque sent le grand & le beau,

Je conviens qu'il y auroit une sorte de foiblesse à craindre extrêmement des maux médiocres, & peut-être ferois-je embarrassé à vous répondre, si J. C. n'eût dû boire que la ciguë ; mais ce n'étoit point le sort de Socrate qu'on lui préparoit, c'étoit celui
des

des plus vils esclaves, & des plus grands scélérats ; sa prescience même lui devenoit alors dangereuse, en lui faisant mieux connoître tout ce qu'il lui faudroit endurer :

“ Le voici, se disoit-il sans doute à lui
 “ même, le voici arrivé ce jour effroiable
 “ qui éclairera mon supplice ; avant que
 “ le soleil se lève, le malheureux Judas
 “ m'aura garotté, & remis au pouvoir de
 “ mes implacables ennemis : Jérusalem la
 “ cruelle demandera mon sang à grands
 “ cris, un lâche Gouverneur le lui accor-
 “ dera : Fouetté, insulté, maudit, je serai
 “ suspendu à un bois infame, j'y perdrai
 “ goutte à goutte mon sang & ma vie.”

Son imagination ébranlée lui fait déjà entendre les clameurs furibondes de la populace, *à mort, à mort, crucifie, crucifie* ; il croit déjà sentir les coups de verges, & les cloux déchirer ses chairs ; un frissonnement universel le saisit ; les ténébres qui l'environnent, l'affreux silence qui régné partout, ajoutent encore à l'horreur qu'excitent en lui ces sombres images ; (b) ré-
 unissez

(b) Je remarquerai là-dessus que les approches du supplice sont quelquefois plus cruelles que le supplice même :

unissez tout cela, Monsieur, & loin d'être surpris que Jésus ait été ému, consterné, vous ferez ravi au contraire de ce qu'au sein de la détresse dont il étoit oppressé, il persista dans son premier vœu de se dévouer au salut du monde, & ne fit aucun pas pour se soustraire à son sort.

Il n'eût tenu en effet qu'à lui d'essayer au moins de tromper l'attente de ses ennemis ; il étoit hors de Jérusalem ; on étoit dans la pleine lune, & quand on craint le supplice, on ne craint pas de marcher de nuit :

même : Lors en effet qu'il a commencé, l'ame toute absorbée par le sentiment actuel de ce qu'elle souffre, n'a pas la force de penser à ce qui lui reste à souffrir ; elle n'endure précisément que le degré de douleur que chaque instant lui apporte, & ce degré est encore adouci par l'attente d'une mort prochaine : Mais lorsqu'on voit, pour ainsi dire, tous ses maux en bloc, on les éprouve en quelque sorte tous à la fois, & cette perspective jette quelquefois l'ame dans des angoisses inexprimables, pires de beaucoup que le trépas même : On a vu, par exemple, des malheureux tellement affectés d'avance de la mort tragique qu'ils devoient subir que leurs cheveux en blanchirent dans l'espace d'une seule nuit, ce qu'on ne dit pas qui soit arrivé à personne dans le tems même qu'on l'exécutoit.

nuît : Qui fait même si cette idée ne s'offrit pas à J. C. & si la peine qu'il eut à la repousser, n'ajouta pas à son trouble ? Les Auteurs Sacrez nous assurent qu'il a été tenté comme nous en toutes choses, & il est peu vraisemblable que cette ressource lui ait échappé.

Mais qu'il l'ait ignorée ou vue, il n'en fit point usage ; il resta ferme sur le bord du précipice où il se voioit près d'être jetté, & n'eut recours qu'à Dieu pour s'en garantir.

Sa prière ne fut pas même une demande absolue ; il sentit que dans l'émotion où il se trouvoit, il pouvoit juger mal des choses, & solliciter une grace indiscrete ; il s'en remet donc à la décision de son Père ; *S'il est possible*, lui dit-il ; *que votre volonté se fasse, & non pas la mienne* : Si ce n'est pas là le sublime de la piété, je ne sai où il faudra le chercher.

Je sens cependant très-bien que ce sublime n'est pas de nature à tomber dans l'esprit d'aucun imposteur ; si les Evangé-

listes en avoient été, ils se feroient bien garder de nous parler de la scène de Gethsémané, de la consternation de leur Maître, & de l'indigne sommeil auquel eux-mêmes se livrèrent dans ces cruelles circonstances ; ils auroient plutôt mis dans la bouche de J. C. des discours empoulez sur le mépris de la vie, tels que les plus chétifs faiseurs de romans en savent si bien prêter à tous leurs Héros, & ce ton magnanime eût été d'autant mieux cru de la part de J. C. qu'il le soutint jusques à sa mort.

C'est une chose bien remarquable en effet que ce Jésus effraié, tremblant avec ses Apôtres, n'eut pas plutôt vu paroître Judas & ses satellites qu'il reprit toute sa première grandeur, & ne la quitta qu'en quittant la vie : Libre, il avoit éprouvé quelques foiblesses innocentes d'un fils de l'homme ; arrêté, condamné, puni, il n'est plus que le Fils de Dieu.

Il entend arriver l'Apôtre Apostat & sa suite ; loin de fuir, ou de se cacher, *qui cherchez-vous*, leur dit-il avec dignité ? Judas l'aborde & le baise pour indiquer à
ses

ses gens leur proye : *Mon ami*, lui dit Jésus, *est-ce ainsi que vous trahissez le fils de l'homme par un baiser ?*

Un disciple tire l'épée, & blesse Malchus ; Jésus guérit la playe, & tance celui qui l'a faite ; il se livre sans résistance à ceux qui viennent le prendre, & ne stipule que la liberté de ses chers disciples (c).

On l'amène devant le grand Sanhédrin, qui trouve bien de faux témoins contre lui, mais ne peut trouver de faux témoignage suffisant pour le condamner : Enfin Caïphe le somme de déclarer par serment s'il est le Christ, le Fils de Dieu : *Vous l'avez dit*, répond Jésus ; *je vous déclare même que vous verrez le Fils de l'homme assis à la dextre toute puissante de Dieu, & venir sur les nuées du Ciel. Quelle grandeur ! Quelle majesté ! Loin de nier ce qu'il est,*

T 2

il

(c) Ce fut probablement pour être plus sûr de l'obtenir qu'il frapa Judas & ses Archers d'une telle fraieur à leur arrivée qu'ils tombèrent à la renverse : Jésus voulut par là leur faire comprendre qu'ils seroient bien foibles contre lui, s'il eût eu dessein de se prévaloir de ses forces.

il s'annonce comme le Juge futur de tous les mortels, & du Tribunal même à la merci duquel il se trouve : Est-ce là le ton des Mardochai, & des autres faux Messies ?

On le condanne à mort comme blasphémateur, & la soldatesque insolente l'emmène dans le vestibule ; c'étoit-là qu'avoit pénétré St. Pierre pour voir la suite des événemens ; on le reconnoît pour l'un des sectateurs de Jésus, on le lui reproche, il le nie ; Jésus qui d'un mot eût pu le confondre, se tait ; à la troisième fois même qu'il s'entend renier par le lâche disciple, il ne le punit que par un regard, & sans doute par un regard de compassion.

Mais le sceptre avoit été ôté à Juda ; soumis à Rome, ainsi que tant d'autres peuples, les Juifs pouvoient bien prononcer des sentences de mort, mais ne pouvoient les exécuter sans l'aveu de leur Gouverneur ; dès le matin donc le grand Sanhédrin fait amener Jésus au Prétoire, l'accuse devant Pilate de pervertir la Nation, d'empêcher de paier le tribut à César, d'aspirer

d'aspirer même à la roiauté, & finit par demander son supplice : Jésus ne daigne pas même se justifier de crimes, qui, s'il les eût commis, auroient été trop publics pour n'être pas très-notoires : Le Gouverneur qui n'avoit jamais vu tant de sang-froid dans un accusé en danger de mort, soupçonne ses accusateurs de passion, & lui demande à part s'il est bien le Roi des Juifs : *Mon règne n'est point de ce monde*, lui répond Jésus : *Si mon règne étoit de ce monde, j'aurois des soldats qui auroient combattu pour m'empêcher de tomber entre les mains des Juifs, mais mon règne n'est point d'ici bas* : Comme s'il eût dit : Ne sentez-vous pas l'absurdité palpable de l'accusation qu'on m'intente ? Un homme qui aspire au trône, lève des troupes, excite des séditions, met tout en œuvre au moins pour conserver sa liberté ? Où sont donc mes armées ? Où sont mes soldats ? Quelle bataille ai-je livrée ? Quelle ville, quelle bourgade ai-je excitée à la revolte ?

Le Gouverneur qui en effet n'avoit jamais ouï dire que Jésus eût troublé le gouvernement, paroît frappé de cette apologie, &
il

il l'est d'autant plus qu'il connoissoit trop bien les dispositions secrètes des Juifs pour ne pas se défier beaucoup du grand zèle qu'ils affectoient pour les intérêts de César ; mais comme en assurant que son règne n'étoit pas de ce monde, Jésus donnoit à entendre qu'il en possédoit un de quelque autre espèce, Pilate lui demande encore s'il est Roi : Jésus qui venoit de prévenir l'équivoque, ne fait point mystère de sa dignité : *Oui, répond-il avec noblesse, vous l'avez dit, je suis Roi, je suis né pour cela, je suis venu dans le monde pour rendre témoignage à la vérité ; tout ami de la vérité écoute ma voix.* Pilate tient alors la clé de l'énigme ; il comprend que Jésus annonce une nouvelle doctrine, une doctrine qui fait des progrès, & que c'est moins à l'autorité de César qu'à la conservation de leur propre crédit que les Prêtres Juifs veulent l'immoler ; mais comme toutes leurs questions religieuses le touchoient fort peu, dès que le pouvoir du Prince n'y étoit pas compromis, il regarde Jésus comme justifié, & veut le renvoyer comme tel : La cabale des accusateurs s'y oppose ; Pilate

croit

croit calmer leur rage en l'affouviſſant en quelque degré ; il fait fouetter Jéſus, & le leur montre déchiré de playes pour émouvoir leur compaſſion ; les clameurs redoublent au contraire, & l'on demande ſa crucifixion : *Crucifiez-le vous-mêmes*, dit le Gouverneur, *car pour moi je ne trouve aucun crime en lui* : On accepte l'offre avec joie, & l'on lui déclare que leur loi condanne Jéſus à périr, parce qu'il ſe dit le Fils de Dieu : A ce mot, les ſcrupules de Pilate augmentent ; il craint d'abandonner aux Juifs quelqu'un de ces demi-Dieux ou Héros dont la Mythologie Payenne comptoit un ſi grand nombre ; il rentre dans le Prétoire avec l'accuſé, & lui demande d'où il eſt ; comme la patrie de Jéſus ne faiſoit, ni ne pouvoit faire un crime, il ne répond point à cette queſtion : *Vous vous taisez*, reprend Pilate ſurpris ; *Ignorez-vous que j'ai le pouvoir de vous condamner, ou de vous abſoudre ? Vous n'en auriez point ſur moi*, lui répond l'Envoié Céleſte, *s'il ne vous étoit donné d'en haut ; c'eſt pourquoi celui qui m'a livré à vous, eſt plus coupable que vous* : Chaque mot que diſoit Jéſus, augmentoit l'embarras & l'étonnement de ſon Juge ; jamais

il

il n'avoit entendu d'accusé tenir ce langage & montrer pareille équité ; son desir de le sauver s'en accroît, mais ce desir n'est en lui que le souhait d'une ame foible, & non l'effet de cette magnanimité qui porte un vrai Magistrat à s'exposer à tout, plutôt que de signer une sentence injuste : Pilate répugne bien à verser le sang innocent, mais il répugne encore davantage à courir, pour le sauver, le moindre péril ; c'est par là que les Juifs l'attaquent enfin, & le prennent : Si vous relâchez celui-ci, lui crient-ils, vous trahissez les intérêts de l'Empereur, car quiconque se fait Roi, est ennemi de César : Il frémit à l'idée d'en-courir les soupçons du sombre Tibère, & content de la petite cérémonie de laver ses mains devant tout ce peuple, comme si elle eût pu effacer son crime, il livre le Juste.

Ce Juste ne se plaint point, ne murmure point ; il prend sa croix en silence, & marche au Calvaire : Quelques femmes l'y suivent en arrosant ses pas de leurs larmes ; *ne pleurez point sur moi*, leur dit-il, *mais pleurez sur vous & sur vos enfans* : Le sort affreux qu'il

qu'il va subir, n'absorbe point toutes ses pensées, il en prévoit encore le châtiment terrible, & cette idée aussi fait saigner son cœur.

Il arrive au lieu du supplice ; on l'élève sur le bois infame, on l'y cloue, & les douleurs les plus aiguës consomment sa vie : *Mon Père, s'écrie-t-il, mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.*

Rien ne peut épuiser sa bonté céleste, ni lui faire oublier sa grandeur & sa dignité : Il ne répond rien aux Juifs qui l'insultent, ni au brigand qui le raille, mais il promet le Ciel au malfaiteur qui l'invoque : Il apperçoit St. Jean au pié de sa croix, il le charge de servir de fils à Marie, & d'effuier les pleurs de cette tendre Mère.

Enfin le terme heureux de ses combats approche, les ombres de la mort l'environnent, tout est accompli : Il a fourni la grande carrière d'un Législateur envoyé du Ciel ; il a combattu l'erreur, & démasqué l'hypocrisie ; il a prêché toutes les vertus,

& s'en est montré le parfait modèle ; il a jetté les fondemens de l'empire de la Vérité, & les a scellés de son sang ; il ne lui reste plus qu'à mourir comme il a vécu, sans ostentation, sans foiblesse : *Mon Père, s'écrie-t-il, mon Père ! Je remets mon esprit entre vos mains, & il expire.*

Quelle simplicité, mais en même tems quelle sublimité dans ce peu de paroles ! Non, Monsieur, non, ce n'est pas ainsi que meurent les fourbes ; ce n'est pas ainsi qu'ils parlent à Dieu, à leurs ennemis, à leurs Juges, à tous ceux qui les environnent : Ils ont du courage pour braver la mort à la tête de leurs bataillons, ils n'en ont point pour subir un supplice infame ; pour peu qu'il leur reste d'espoir de l'éviter par des aveux, ils font tous ceux que l'on desire ; ils les font même souvent sans cela pour se soulager du poids importun d'un masque qui ne peut plus leur servir à rien ; on entend la voix terrible de la conscience, lorsqu'on ne peut plus prêter l'oreille à celle de l'ambition, & c'est une chose inouïe dans les annales du monde qu'un faux Prophète

phète ait sur l'échaffaud persévéré dans son imposture ; condamné par les hommes, on tâche de fléchir le Juge Suprême, & lorsqu'on n'a plus de ressource qu'en sa clémence, on rend hommage à la vérité.

Ici votre ami se tut : Les grandes scènes qu'il venoit de me faire passer en revue, m'avoient tellement affecté, & m'abforboient si fort encore que je fus quelques momens sans pouvoir parler : Monsieur G - - - le vit dans mes yeux, & n'entreprit point d'accélérer ma réponse : Enfin comme un homme qui sort d'une extase, quels tableaux, lui dis-je, Monsieur, m'avez-vous tracez ? Insensé, - - - je croiois avoir senti tout ce que la mort de J. C. eut de beau, je n'en connoissois pas la dixième partie : Vous en avez beaucoup dit, vous en avez laissé beaucoup plus à dire : Je ne m'étonne plus que St. Paul ne voulut connoître que J. C. crucifié, c'est que jamais il n'a été si auguste : C'est de sa croix que partent les heureux rayons qui défilent enfin mes yeux ; toutes vos autres preuves n'opéroient en moi qu'une conviction froide & len-

te, celle-là me terrasse, m'accable, m'entraîne: - - - Non, jamais homme n'est mort comme celui-là; jamais un simple mortel n'eût ainsi terminé sa course - - - Je me rends, Monsieur, & je me rends charmé de ma défaite: J'ai cultivé jusqu'à présent la vertu, parce qu'elle me paroissoit belle, respectable, aimable, parce qu'elle seule donnoit à l'homme un prix à mes yeux, parce qu'elle seule pouvoit m'ouvrir les portes du séjour céleste, l'objet constant de mes espérances; je la cultiverai encore pour plaire à Jésus; il est mon Sauveur & mon Maître: Veuille-t-il entendre le vœu que je fais de le prendre dès aujourd'hui pour modèle! Veuille-t-il me donner la force de l'accomplir! Et vous, Monsieur, recevez mes remerciemens les plus vifs de l'ineffable service que vous m'avez rendu, le plus grand sans doute de tous les services qu'un homme puisse recevoir d'un homme, celui d'avoir ouvert mes yeux aux lumières sacrées de la Révélation. Monsieur G - - - se jetta lors à mon cou, me ferra fortement contre sa poitrine, & me quitta sans pouvoir parler: Je n'éprouvai
de

de ma vie une émotion si délicieuse; il me semble sentir encore son cœur palpiter & se presser contre le mien, & ses larmes couler sur mes joues. Je lui voue un attachement aussi tendre que l'est ma gratitude envers vous, Monsieur, à qui je dois sa connoissance : J'ai l'honneur d'être, &c.

S E R M O N

S U R L A

REVOCATION de l'EDIT de NANTES.*

GENES. Ch. L. v. 20.

*Tous l'aviez pensé en mal contre moi, mais
Dieu l'a pensé en bien.*

MES FRÈRES,

QUOIQUE le Prophète Isaïe eût raison de dire que *Dieu est un Dieu qui se cache* (a), c'est-là pourtant une de ces vérités qu'il ne faut pas presser rigoureusement, & qui admettent d'heureuses exceptions : *Dieu se cache* fréquemment sans doute, il nous dérobe souvent la marche de sa Providence, il expose les plus justes même à des épreuves qui confondent nos foibles

* Prononcé à Londres dans l'Eglise Françoisse de la Patente Soho le jour du jeûne anniversaire 23 Octobre 1770.

(a) *Esaië* xlv. 15.

foibles lumières, il nous conduit, en un mot, *par la foi & non par la vue* (b) ; mais pour soutenir cette foi, dont il connoît, hélas ! toute l'infirmité, il a quelquefois aussi la condescendance de dissiper le nuage qui nous voiloit sa bonté, & de nous prouver par de grands exemples que *tout enfin contribue au bien de ceux qui l'aiment & l'honorent* (c) : Le Patriarche Joseph en particulier en fit autrefois la plus douce expérience : Arraché du sein du plus tendre Père, vendu par des frères barbares, calomnié par sa Maîtresse, jetté par son Maître dans une prison, long-tems même oublié par l'ingrat Echanon, il vit enfin que tous ses malheurs avoient été autant de pas qu'il avoit faits sans le savoir vers la gloire ; il s'assit à côté du trône, & gouverna l'Empire où il avoit été acheté.

Mais ce qu'il disoit avec tant de justice à ses frères, l'Eglise Chrétienne n'est pas moins fondée à le dire à ses ennemis : *Vous l'aviez pensé en mal contre moi, mais Dieu l'a pensé en bien.*

C'est

(b) II. Cor. v. 7. (c) Rom. viii. 27.

C'est ainsi qu'en martyrisant les Apôtres, & les premiers hérauts du Christianisme, les Juifs & les Payens se flatoient de le noier dans leur sang, & ne firent que leur fournir le moien d'établir invinciblement ce qui suffit pour trancher la question, leur candeur & leur bonne foi.

C'est ainsi que l'endurcissement obstiné des Juifs, en autorisant Dieu à prolonger leur châtiment, nous conserve une preuve extrêmement frappante de la divinité de ces Evangiles, qui déclarent que leur dispersion durera autant que leur incrédulité.

Mais c'est sur-tout dans l'événement qui nous rassemble aujourd'hui que je vois briller la vérité consolante qu'exprime mon texte : Oui, M. F. cette catastrophe fatale à tant de familles, ce lugubre sujet de tant de lamentations & de larmes, cette occasion funeste de tant de scandales & d'apostasies, la révocation de l'Edit de Nantes, en un mot, a été utile à l'Eglise, elle lui a fait beaucoup plus de bien que de mal, & c'est à vous en convaincre que nous destinons ce discours.

Pour

Pour cet effet, nous vous prouverons avec la grace de Dieu quatre choses,

I°. Que la révocation affermit les Protestans dans leur séparation de Rome.

II°. Qu'elle fut avantageuse au grand nombre des persécutés.

III°. Qu'elle préserva ce Roiaume du joug du Papisme.

IV°. Enfin qu'elle augmenta les forces des Puissances Protestantes.

Voix de la chair & du sang, gardez une fois le silence, & toi, mon Dieu, qui prends les méchans dans leurs propres pièges, & les bats avec leurs iniquitez, rends-moi digne aujourd'hui d'expliquer à ton peuple la marche auguste de ta Providence, & de lui apprendre à se confier en tout tems en toi ! Amen.

I°. J'ai dit M. F. que la révocation de l'Edit de Nantes affermit les Protestans dans leur séparation de Rome : Il

est fans doute étrange qu'ils eussent quelque part besoin d'un tel antidote : Qu'une Eglise en effet qui rend à un morceau de pâte les honneurs divins, qu'une Eglise qui dévoue à la destruction tous ses adversaires, & qui pour l'opérer plus facilement, brise le plus fort lien de la société humaine, & dispense des sermens que l'on leur a faits, qu'une Eglise enfin qui a vendu tant de fois à deniers comptans l'absolution des plus grands crimes, & même la permission d'en commettre, que cette Eglise, dis-je, conserve son empire sur ses sectateurs en leur interdisant l'usage de leur raison & la lecture des Livres Sacrez, cela se conçoit encore ; mais que des gens assez heureux pour avoir secoué cet infame joug, s'y soumettent de nouveau, c'est véritablement ce qui paroît d'abord incroyable. Tel est cependant l'excès de la foiblesse humaine que malgré toutes ces raisons une foule de Réformez en France étoient il y a près d'un siècle demi-Catholiques : Les perfidies du XVIe. siècle étoient oubliées ; un Prélat qui passoit pour l'Oracle du Clergé François, avoit fait du Papisme un portrait si flaté que la moitié de ses taches

ne

Ne paroïssoit plus, & que la teinte des autres étoit extrêmement affoiblie ; on interpelloit le beau nom de la charité Chrétienne ; les Catholiques, disoit-on, font des pas vers nous, n'en ferons-nous pas aussi quelques-uns vers eux ? Ces Sophismes avoient déjà séduit bien des gens ; plusieurs autres chanceloient encore, & l'on ne fait jusqu'où eût pu aller cette désertion sans l'événement à jamais célèbre dont ce jour est l'anniversaire.

Heureusement, M. F. le Papisme se lassâ bientôt de cette manière lente de conquérir ; enflé de ses premiers succès, il crut qu'il n'avoit plus qu'à fraper un grand coup pour consommer sa victoire, que la terreur acheveroit en un jour ce que l'argent, les pensions, les séductions, les promesses avoient commencé, & il cassa l'Edit de Nantes.

J'ai dit heureusement, M. F. & je vous supplie de ne pas entendre ce terme comme si j'étois peu sensible à tout ce que cette révocation eut d'affreux : Et comment n'en ferois-je pas vivement touché, si plu-

seurs Catholiques même en furent révoltez, & facilitèrent à nos Pères les moyens d'échaper à leurs persécuteurs ? O Temples de mon Dieu qui tombâtes alors sous leurs mains fanatiques ! Ce même Dieu m'est témoin combien je suis *attaché à vos pierres même (d)*, & que le plus touchant des spectacles pour moi seroit de vous voir sortir de vos cendres. Mais en gémissant sur leur chute, en déplorant le sort de tant de victimes de cette longue tempête, qui pour avoir préféré les loix du Maître du monde à celles de leur Roi terrestre, furent condamnées à passer leurs jours séparées de ce qu'elles avoient de plus cher, dans les couvens, dans les prisons, sur les galères, ou périrent même sur les échaffauds, permettez-moi d'ajouter, M. F. que le parti Catholique fut trompé dans ses espérances, & qu'au lieu de réunir les Protestans de France à l'Eglise, il les affermit dans leur séparation.

Qu'eût-il pu dire en effet pour justifier la révocation de l'Edit ? Eût-il allégué que
le

(d) Ps. cii. 15.

le Roi qui l'avoit donné, avoit excédé en cela les bornes de sa puissance ? C'eût été dire que ce bon Prince n'avoit pas eu droit d'être le Père & le bienfaiteur d'un grand nombre de ses sujets, & de sujets à qui il devoit principalement sa couronne : Eût-il prétendu que l'Edit ne devoit subsister qu'un tems ? Mais les Lettres Patentes qui le sanctionnèrent, le déclarèrent perpétuel & irrévocable : Eût-il dit qu'il étoit trop favorable aux Réformez ? Mais en supposant un moment que les places de sûreté qu'il leur accorda, fussent une faveur dangereuse, ces places de sûreté leur avoient été enlevées, & quant à la liberté de conscience qu'il leur assura, c'étoit là beaucoup moins leur accorder une grace que leur laisser un privilège qu'ils avoient reçu de Dieu même, & dont personne au monde n'avoit droit de les dépouiller : Les accusoit-il enfin d'avoir par leur conduite excité l'orage qui les écrasa ? Mais l'Edit de révocation ne suppose rien de pareil, & s'il l'avoit supposé, ce n'eût été qu'une injustice de plus : Les Réformez avoient été constamment fidèles à l'Etat ; ils l'avoient été sous la minorité de Louis XIV. même,

où

où tant de Catholiques s'étoient soulevés, & ce Prince lui-même devenu majeur leur en avoit rendu le témoignage honorable.

Mais si l'Edit de Nantes étoit aussi légal qu'il en fut jamais, si suivant l'intention expresse du Législateur il devoit être éternel, si les conditions en étoient équitables, si ceux dont il assuroit le sort, n'avoient rien fait pour s'en rendre indignes, il étoit dès lors démontré que son abrogation étoit une injustice, & une injustice criante.

Et comme c'étoient d'un côté les Evêques, & de l'autre les Jésuites qui la sollicitèrent & l'obtinrent, on vit alors avec éclat la fausseté de tous les portraits fardez qu'on avoit faits de cette Eglise, on vit que le Papisme étoit toujours le même, qu'il étoit toujours cette Religion sanguinaire qui prononce anathême contre tous ceux qui se soustraient à son joug, & compte pour rien les parjures & les plus grands crimes pour les perdre ou les asservir : On vit que le même esprit infernal qui dans les siècles antécédens avoit proscrit les Vaudois & les Albigeois, érigé l'affreux Tribunal de l'Inquisition,

quisition, allumé les bûchers de Jean Hus & de Jérôme de Prague, exécuté les massacres de Mérindol & de la St. Barthelemi, régnoit encore dans son sein ; on vit, en un mot, le Papisme sous sa vraie forme, & dès-lors il fut abhorré : Ceux même de nos Pères que la violence ou la crainte des tourmens portèrent à abjurer, n'en détestèrent que plus sa tyrannie au fond de leur cœur, & profitèrent de la première occasion pour s'y dérober ; beaucoup d'autres plus généreux & plus fermes aimèrent mieux tout souffrir & tout perdre que d'embrasser une Religion qui se servoit de Dragons pour Apôtres, & de chaînes & de gibets pour ses argumens.

II°. Mais s'il est vrai qu'à ce premier égard le mal que Rome avoit voulu faire à l'Eglise, se tourna en bien, peut-on dire de même que la persécution ait été utile au grand nombre des persécutés ? Oui, M. F. & pour le prouver, je les divise en quatre classes, ceux qui s'expatrièrent, ceux qui restèrent dans le Roiaume, les Martyrs & les Apostats : Je dis ensuite que la persécution fut utile aux trois premières classes plus nom-

nombreuses sans comparaison que la quatrième.

1^o. M. F. la persécution fut utile à ceux qui s'expatrièrent : Ne dissimulons point ici les défavantages de l'expatriation ; c'est toujours beaucoup que de quitter son pays ; on tient par tant de liens aux lieux qui nous ont vu naître, aux lieux où l'on a goûté les premières douceurs de la vie, les premières étreintes de la sensibilité & de l'amitié, qu'une âme honnête ne les rompt jamais sans quelque effort & quelque chagrin ; les Réfugiez quittèrent de plus un pays riant, florissant, fertile ; ils y laissèrent la plupart une portion de leur fortune, & plusieurs leur fortune entière ; & sans doute ils eurent besoin d'un assez haut degré de vertu pour se résoudre à ces sacrifices,

Mais s'ils eurent le noble, le généreux courage de les faire, ils en reçurent bientôt le prix magnifique ; l'un des plus doux fut sans contredit l'estime, l'accueil, la compassion fraternelle & tendre qu'ils trouvèrent dans tous les pays où ils portèrent leurs pas ; on écoutoit avec intérêt le

le récit des malheurs qu'ils avoient éprouvez, des périls qu'ils avoient courus ; on effuioit leurs larmes, on les consoloit, on les soulageoit, on les forçoit de dire avec attendrissement : Nos compatriotes nous ont traités en ennemis, & nos ennemis nationaux nous traitent en frères.

Industrieux, actifs, laborieux, la plupart reprirent avec zèle les arts & le commerce dans lesquels ils étoient versez ; ils y eurent de très-grands succès, & se trouvèrent bientôt la plupart plus aîsez, plus riches dans leur nouvelle patrie qu'ils ne l'avoient jamais été dans l'ancienne.

Au lieu que dans celle-ci ils étoient soumis à un despotisme réel caché sous les formes de la monarchie, dans la plupart des lieux où ils s'établirent, ils acquirent au contraire la liberté politique, & purent aspirer à tous les emplois dont la porte en France leur étoit fermée.

Enfin au lieu qu'avant même la révocation de l'Edit, ils n'avoient jamais joui qu'en tremblant des privilèges qu'il leur
Y accordoit,

accordoit, & voioient chaque jour miner l'édifice qu'on abattit enfin à coups de tonnerre; dans leur patrie adoptive ils trouvèrent au contraire plus que l'Edit de Nantes, ils trouvèrent leur Religion professée par le Souverain, & protégée de tout son pouvoir; plus de curés, de moines, de délateurs, d'intendans à craindre; tranquilles à l'ombre du trône, ils célébrèrent leurs fêtes solennelles comme de véritables fêtes; les époux, les enfans, les pères se disoient en s'embrassant, & en s'arrosant des plus douces larmes : Béni soit Dieu qui nous a délivrés du joug de l'idolâtre Egypte; nous le servirons désormais selon nos lumières; personne ne nous pourra séparer.

O liberté, précieuse liberté de conscience ! Qui pourroit en effet assez te priser ? Sans toi, tous les autres avantages se flétrissent & s'évanouissent ; avec toi, l'esclavage même devient en quelque degré supportable ; mais qu'on ose en quelque manière enchaîner mon intelligence, qu'on ose contraindre ma bouche à prononcer des mots que mon cœur abhorre, qu'on me réduise à l'alternative affreuse ou de
perdre

perdre mon ame en reniant la vérité, ou de perdre ma vie en la professant, c'est là sans contredit dans ceux qui l'ordonnent le chef-d'œuvre de la tyrannie, dans ceux qui l'éprouvent le comble de l'infortune, & pour ceux qui ont le bonheur de s'y dérober, la plus douce des consolations.

Les Réfugiez en jouïrent, M. F. de cette consolation ineffable ; & sans doute elle eût suffi seule pour les dédommager à leurs propres yeux de tout ce qu'ils avoient perdu ; mais que dirons-nous des Protestans qui restèrent en France ? Loin de leur être favorable, la révocation fut pour eux le germe de tous les maux ; privez de la pâture de vie, privez de Pasteurs, de temples & de culte, ils tombèrent les uns dans une crasse ignorance, les autres dans l'indifférence, plusieurs même dans le fanatisme : Hélas ! Leur lâcheté, ou la crainte de perdre leurs biens qui les empêchèrent de suivre leurs frères, pouvoient-elles porter d'autres fruits ?

Mais ce que la prudence humaine n'eût jamais prévu, cet orage si fatal aux Pères

fait aujourd'hui la fureté des enfans : Si l'Edit de Nantes subsistoit encore, on l'abrogeroit peut-être, parce qu'on ne s'attendroit pas aux pertes causées par sa cassation, & que les hommes ne s'instruisent guère que par leur propre expérience ; mais il y a quatre vingt cinq ans que l'Edit n'est plus ; on a eu le tems de sentir l'imprudence qu'on avoit commise, & quoiqu'on ne l'ait point réparée, on permet à nos frères d'avoir des Ministres, on tolère leurs assemblées, dans quelques endroits même ils ont des espèces, de Temples : A Dieu ne plaise cependant que je les approuve de se fier à cette bonace ; l'esprit de tolérance du Ministère actuel peut aisément changer, l'esprit persécuteur du Papisme ne change jamais.

Je ne vous ferai pas, M. F. l'injure de vous prouver fort au long que la révocation fut utile à ceux-même qui perdirent dans cet orage ou la vie, ou la liberté : Si jamais l'homme en effet paroît sous un coup-d'œil respectable, c'est lorsqu'il immole à la vérité ce qu'il a de plus précieux, & il mériteroit encore cet éloge, quand ce seroit

roit à l'erreur qu'il feroit ces grands sacrifices, parce qu'il n'en prouveroit pas moins qu'il prise la vérité plus que toutes choses. Je sai que les Philosophes anciens & modernes traitent de fanatisme ce dévouement généreux, & que c'est au moien de principes plus commodes qu'ils enseignoient jadis en secret ou le Théisme ou l'Athéisme, & sacrifioient publiquement aux faux Dieux, & qu'ils attaquent aujourd'hui par écrit l'Evangile, & font ensuite toutes les rétractations & les confessions de foi qu'on exige ; mais je sai bien aussi que si les Apôtres & les premiers Chrétiens avoient eu cette lâcheté, l'idolatrie régneroit encore sur la terre, & qu'en général, c'est aimer bien foiblement la vérité que de ne l'enseigner que sous l'anonyme, & d'être toujours prêt à la renier, dès qu'en la professant on court quelque risque.

Nos Confesseurs, M. C. F. eurent plus de grandeur & de fermeté : Arrachez à leurs amis & à leur famille, jetez dans des cachots, condamnés aux galères ou même à une mort honteuse, ils se souvinrent de la leçon de J. C. *Celui qui me confessera devant les hommes,*

hommes, je le confesserai aussi devant mon Père céleste ; mais celui qui me reniera devant les hommes, je le renierai aussi devant mon Père qui est aux Cieux (e) ; ils bravèrent en conséquence, & souffrirent tout plutôt que de trahir leur conscience ; & maintenant si l'humanité nous appelle à verser des pleurs sur leur cendre, la Religion nous invite sur un ton plus haut à célébrer par des chants de triomphe & leur victoire & leur récompense : Ils feroient morts en effet aujourd'hui ces généreux Athlètes, quand même leurs ennemis n'auroient pas abrégé leur vie ; ils feroient morts, quand même pour la prolonger, ils auroient eu la foiblesse d'apostasier ; mais ils feroient morts comme le vulgaire, sans utilité pour eux-mêmes ou pour le public ; ils feroient morts en cédant au poids des années, ou à la violence d'une maladie ; au lieu qu'en versant leur sang pour la foi, ils donnèrent à la terre l'exemple le plus grand & le plus utile, & s'assurèrent à eux-mêmes un bonheur sans fin ; couronnés par Jésus à la fin des âges, ils entendront les Chœurs des Séraphins célébrer

(e) Matt. x. 32, 33.

lébrer leur fermeté, leur constance, & suivront leur Juge en triomphe dans les Palais éternels.

Mais si nous devrions envier plutôt que déplorer le sort de ces Héros du Protestantisme, que dirai-je de ceux qui l'abandonnèrent ? Ah ! C'est ici, M. F. que j'avoue avec amertume les funestes effets de la révocation ; c'est ici que les larmes sont bienfaisantes ; c'est ici que jamais nous ne saurions trop en répandre, & d'autant moins, hélas ! que plusieurs de nous auroient probablement la même foiblesse, s'ils étoient exposés aux mêmes dangers : Distinguons cependant encore ; ceux qui n'abjurèrent pas pour sauver ou leur fortune ou leur vie, mais pour de l'argent ou pour des emplois, qui se joignirent ensuite aux persécuteurs pour opprimer leurs anciens frères, & en partager les dépouilles, m'inspirent une horreur si profonde que les voleurs de grand chemin me paroissent des Saints au prix d'eux, & cependant, à la honte de l'humanité, il se trouva de tels monstres parmi nos ancêtres ; mais aussi ce seroit abuser des termes que de dire de ces

ces gens-là qu'ils changèrent de Religion ; ceux qui en font trafic n'en ont point ; ce sont des hypocrites qui trompent également ceux qu'ils abandonnent & ceux à qui ils se joignent, & ce mot d'un Apôtre leur convient admirablement, *ils sont sortis d'entre nous, mais ils n'étoient pas des nôtres. (f)*

Quant à ceux dont l'abjuration n'eut pour cause que la foiblesse, qui cherchèrent ensuite à rentrer dans le sein de l'Eglise qu'ils avoient trahie, & qui par leurs larmes & par leur conduite attestèrent la vérité de leur repentir, ne doutons pas M. F. que le Père des miséricordes ne leur ait pardonné leur crime, comme J. C. pardonna le sien à St. Pierre, & apprenons delà à nous défier plutôt de nous-mêmes que de leur salut.

III^o. Mais je me hâte d'avancer, M. F. La révocation de l'Edit de Nantes sauva la Grande-Bretagne du joug du Papisme ; c'est ma troisième preuve que ce grand événement
destiné

(f) I. Jean ii. 19.

destiné à porter un coup fatal au Protestantisme, lui devint au contraire utile.

Rapellés-vous, M. F. les tristes conjonctures où se trouvoit alors ce Roiaume : Jaques II. venoit d'y succéder à son frère : Aussi fanatique & bigot que Charles II. avoit été libertin, il se vit à peine possesseur du sceptre que suivant la coutume de tous les Princes Catholiques, il se hâta de prêter au Pape ferment de fidélité ; mais c'étoit peu pour lui que de dépendre d'un Prêtre Italien, s'il n'eût pu lui soumettre aussi tous ses peuples ; c'est à cette entreprise qu'il se livra tout entier ; un Jésuite son confesseur devint en quelque sorte son premier ministre, & présidoit aux opérations ; tandis qu'un essaim de Prêtres & de Moines prêchoient avec ferveur le Papisme, la Cour prodiguoit ses faveurs à ceux qui embrassoient sa créance, écartoit des emplois les autres, tâchoit de diviser les Protestans eux-mêmes, emploioit enfin tous ces moiens de séduction, qui tout vils & méprisables qu'ils sont, ont cependant, hélas ! encore tant de prises sur le cœur humain.

La révocation de l'Edit de Nantes fut comme le foudre qui brisa toutes ces machines : Un manquement de foi si cruel accompagné de tant de circonstances plus barbares encore, fit détester la Religion parjure qui l'avoit commis ; on eût pu s'aveugler sur le reste de ses erreurs ; son despotisme, son intolérance revoltèrent tous les esprits ; on vit avec une évidence qui n'admettoit pas un instant de doute, que les traités les plus saints, les services les plus signalés étoient de vains boucliers contre ses fureurs, & que l'unique moyen de s'en garantir, étoit de s'opposer à son établissement : Ce sentiment devint si profond que les Presbytériens & les autres Non-Conformistes eurent la sagesse de refuser une tolérance que le Papisme eût partagée avec eux : Jacques II. irrité se montra bientôt digne émule de son allié Louis XIV ; il s'empara des chartes de toutes les Villes, viola les privilèges des Universitez, fit emprisonner les Evêques qui résistèrent à ses vues ; on vit, en un mot, que le pouvoir seul lui manquoit pour employer des dragonades ; mais plus il osa, plus l'on sentit aussi l'indispensable nécessité

nécessité de réprimer son audace, & son expulsion fut l'heureuse époque qui fixa : (pour jamais, j'espère) dans ce vaste Empire & la liberté de conscience, & le sort du Protestantisme.

IV°. Enfin, M. T. C. F. la révocation de l'Edit de Nantes fut un grand bien pour l'Eglise, parce qu'elle augmenta les forces des Puissances Protestantes : Malgré tous les géoliers armés que Louis XIV. plaça sur les frontières de la France, près d'un million de Réformez se dérobèrent à sa tyrannie, & portèrent en Angleterre, en Hollande, en Allemagne, en Suisse, en Suède leur industrie & leur fortune ; tous ces pays en reçurent de nouveaux arts, de nouvelles branches de commerce, & pour ainsi dire, une nouvelle vie ; ils apprirent à se passer de la France, & plus d'une fois lui vendirent les mêmes denrées qu'auparavant ils achetoient d'elle.

C'est un grand gain sans doute que d'acquérir des Négocians & des Artisans ; c'en est un plus précieux encore d'acquérir des gens de bien, & m'accusera-ton de

flater nos Pères en leur donnant ce titre, le plus noble sans contredit, le plus auguste de tous les titres ? Ils eurent des défauts, des taches, il faut l'avouer ; hélas ! n'est-ce pas le triste appanage de l'humanité sur la terre ? Mais malgré toutes leurs imperfections, abandonner, comme ils firent, leur Patrie plutôt que leur Religion, s'exposer aux galères, à la perte de tous leurs biens, plutôt que de rester dans des lieux où ils ne pouvoient plus servir Dieu selon leur conscience, résister aux promesses, aux menaces, souvent même aux tourmens par lesquels on attaquoit leur constance, fut, me semble, une assez belle profession de foi pour que j'aie droit de leur accorder le titre de gens de bien.

C'est ainsi du moins, M. C. F. qu'en jugea autrefois le César Constance Chlore père du grand Constantin : Il donna ordre à tous ceux de ses courtisans qui étoient Chrétiens de quitter leur Religion ou leurs charges ; les uns prirent le parti de la complaisance, les autres celui de la probité : Constance fit alors précisément le contraire de ce qu'il avoit annoncé, il chassa tous les Apostats,

Apostats, & rétablit tous les autres ; ceux qui ne sont pas fidèles à leur Dieu, ne sauroient, disoit-il, être fidèles à leur Prince. *
Si Louis XIV. avoit jugé aussi sainement des choses, il eût chassé de ses États les Protestans qui s'étoient faits Catholiques, & rapellé les fugitifs. *

Il étoit loin d'une façon de penser si noble. Mon Roiaume se purge, répondit-il à ses Ambassadeurs qui lui apprenoient combien de sujets son zèle aveugle donnoit à ses ennemis : Mais s'il n'en voulut croire ni ses Envoies, ni la renommée, les événemens lui apprirent au moins quelles pertes il avoit faites. Au lieu que jusqu'à la révocation de l'Edit, ses guerres n'avoient presque été qu'une suite de succès, dans celle qui la suivit d'assez près les succès furent si fort balancés qu'à la paix de Riswick on restitua des deux parts toutes les conquêtes, & la guerre de la succession ne fut en quelque sorte pour lui qu'une chaîne de désastres. Jusqu'à la révocation, en un mot, les Etats Protestans ne s'étoient soutenus que par la rivalité obstinée des deux Maisons d'Autriche & de Bourbon ; c'est depuis lors
qu'on

qu'on a vu ce qui eût paru absolument impossible il y a un siècle, l'Angleterre, la Prusse & la Hesse résister aux forces unies de l'Autriche, de la France, de l'Espagne, de la Russie, de la Suède & de l'Empire, & finir par dicter les conditions de la paix. Mais il est tems de nous rapprocher de nous-mêmes.

A P P L I C A T I O N.

Qui l'eût prévu, M. T. C. F. lorsque la France rétentit de cette effroyable nouvelle, *l'Edit de Nantes n'est plus*, lorsqu'on fit de ce grand Roiaume une espèce de vaste forêt où l'on alloit à la chasse de nos Pères, lorsqu'on abattoit tous leurs temples, qu'on disperçoit ou qu'on torturoit leurs Ministres, qu'on épuisoit enfin les ressources de la séduction & de la violence pour extirper leur Religion, qui eût prévu que ce grand désastre feroit le salut de cette Religion même, que les forfaits du Papisme en commenceroient eux-mêmes la punition, & qu'enfin l'Eglise auroit lieu de dire à ses ennemis ce que Joseph disoit à ses frères,

vous

vous l'aviez pensé en mal contre moi, mais Dieu l'a pensé en bien ?

Apprenons de là M. C. F. à ne pas perdre lâchement courage, lorsqu'elle est affaillie de quelque tempête : *Les voies de Dieu ne sont pas nos voies, & ses pensées ne sont pas nos pensées ; autant que les Cieux sont élevez au dessus de la terre, autant & plus encore ses pensées sont élevées au dessus des nôtres* (g) : En accordant la liberté aux hommes, il prévint bien qu'ils en abuseroient, mais il se ménagea les heureux moyens de châtier le méchant par ses crimes mêmes, de faire jaillir la lumière du sein des ténébres, & de sauver les fidèles par les projets mêmes destinés à les accabler.

Vérité consolante dans tous les tems, M. C. F. mais plus consolante encore dans la triste époque où nous nous trouvons : Je porte en effet mes regards sur la face de l'Eglise, & je suis loin de prétendre qu'elle n'offre rien que d'affligeant : Je vois au contraire
avec

(g) Esaïe lv. 8. 9.

avec joie, je vois s'avancer à grands pas la chute de ces Pontifes superbes qui sembloient n'avoir pris le titre de Lieutenans de Dieu sur la terre que pour en être les incendiaires : Cet Ordre puissant & fameux qui formoit leur plus redoutable milice, & qui eut tant de part aux souffrances de nos Pères, est pros crit pour jamais de la plupart des Etats Catholiques, & humilié dans ceux même où l'on le laisse encore subsister : Tous les autres Ordres religieux appréhendent en France la même disgrâce : L'affreux Tribunal de l'Inquisition sent s'échapper de ses mains sanglantes ce glaive assassin dont il avoit frappé tant de victimes sur les bords du Tage : Les Papes enfin eux-mêmes, spectateurs muets de la décadence de leur Empire, craignent d'en accélérer le renversement en lançant ces foudres impies, autrefois la terreur, aujourd'hui le mépris des peuples. Les douces idées de support & de tolérance, si conformes à l'Evangile, si nécessaires à l'humanité, se renforcent chez les Protestans, & se font même jour parmi les Catholiques.

Maïs

Mais si tous ces triomphes de la vérité doivent nous inspirer la plus pure joie, hélas ! combien ne nous reste-t-il pas de sujets de larmes ? La Pologne seule offre un spectacle qui attendriroit les Barbares même : Autorisez par les Edits les plus solennels à l'exercice public de leur Religion, les Réformez de ce Roiaume ont vu ces Edits renversez, leurs privilèges abolis, leurs temples rasés, & aujourd'hui leurs maisons sont en cendre, leurs champs ravagez, eux-mêmes insultez, pillez, égorgez sans miséricorde pour avoir imploré la compassion des Etats voisins : On diroit que le fanatisme Papal veut ainsi se dédommager des pertes qu'il essuie ailleurs, & qu'il a juré de faire un bucher de ce grand roiaume, plutôt que d'y laisser rétablir ce qu'il abhorre plus que toutes choses, la liberté de conscience.

Le reste de l'Europe n'offre, il est vrai, nulle part le spectacle des mêmes fureurs ; mais l'impiété y a fait sur la foi & sur la vertu les plus effraiantes conquêtes : Il ne s'agit plus de savoir si l'on quittera l'Evangile pour la Religion naturelle,

relle, système qui, malgré ses imperfections, donnoit encore quelque frein aux vices, quelque base aux mœurs ; c'est à la racine même de l'arbre que l'on frappe à coups redoublez, c'est le nom même de la Religion que l'on veut éteindre ; c'est l'existence d'un Dieu saint & juste, c'est une rétribution à venir, c'est la différence même du vice & de la vertu qu'une foule de gens osent aujourd'hui combattre & nier. O honte ineffaçable du siècle ! Opprobre éternel des sciences & des lettres ! Ces grands & salutaires principes que la nature seule enseigne à ceux qui veulent l'écouter, ces principes dont l'Américain instruit ses enfans dans les bois, que le Tartare a compris dans ses solitudes, & que du moins aucun peuple sauvage ne nia jamais, ces grands principes dont dépend tout le bonheur de la société, c'est au sein du Christianisme, c'est au milieu des Académies, c'est parmi les peuples les plus policez que de prétendus Sages s'efforcent aujourd'hui de les renverser ; c'est au bout de soixante siècles d'observations & d'expériences qu'ils ne rougissent pas de nous ramener tous les rêves du Paganisme en délire, qu'ils ne
rougissent

rougissent pas de nous dire que le monde est éternel ou le produit du hazard, que la vertu & le vice ne sont que des mots, que l'homme n'est qu'une machine d'argille, & qu'il périt entièrement à la mort. D'autres, il est vrai, n'affirment pas positivement toutes ces erreurs monstrueuses, & se contentent de douter : Mais si ceux même qui admettent les vérités opposées, ne laissent pas d'être sujets à de grandes chûtes, qu'on juge de ce que feront les mœurs de personnes qui ne pourroient opposer à leurs passions qu'un misérable peut-être ? Un luxe insensé, une rapacité sans bornes, une débauche effrénée, des horreurs pareilles à celles qui allumèrent les carreaux du Ciel sur Sodome, tels sont les fruits abominables que ces désolantes doctrines ont produits.

Ah ! Ce seroit du moins quelque adoucissement à notre douleur, si nous retrouvions en vous les sentimens de vos Pères, le zèle & la ferveur des Réfugiez : Mais, hélas ! quand nous serions assez aveugles pour vous attribuer ces vertus, vos consciences, vos propres consciences ne protesteroient-

testeroient-elles pas contre nos éloges? Avouons-le de bonne foi, M. F. ce qui intéresse, ce qui inquiète la plupart de nous, ce n'est pas de savoir si Dieu protège son Eglise, s'il fait tourner à son bien le mal que ses ennemis machinent contre elle, si la superstition ou l'impiété font des progrès sur la terre, c'est de savoir si nous pourrons faire fortune, si nous obtiendrons tel emploi, si nous réussirons dans telle entreprise, si nous pourrons nous procurer tel ameublement, telle parure, tel amusement, & nous sommes toujours très-satisfaits de la Providence, quand nous avons les moyens de contenter tous nos goûts.

Sont-ce donc là, M. F. des sentimens dignes de Chrétiens, & de Chrétiens que Dieu a comblez de tant de faveurs? Ah! Sortez, je vous en conjure, sortez de cette lâche léthargie, de cette coupable indifférence où vous avez été plongez jusqu'ici: Apprenés à être *affligés de la froissure de Joseph (h)*! Apprenés à gémir sur tant de
de

(h) Amos vi. 6.

de Nations que le Papisme retient encore dans ses chaines, & de tant de vos frères qui éprouvent encore sa fureur : Priez Dieu d'éclairer les persécuteurs, de soutenir les persécutés, d'étendre enfin sur toute la terre son heureux empire, l'empire de la tempérance, de la justice, de la charité, & contribuez-y vous-mêmes de toutes vos forces.

Mais ce ne fera point à des tables de jeu que vous deviendrez sensibles aux maux de l'Eglise ; ce ne fera point en lisant des romans, des livres frivoles ou impies, en fréquentant les théâtres & le grand monde que vous apprendrez à faire pour elle de si nobles vœux, & à en hâter le succès : Si vos Pères n'avoient connu d'autres plaisirs que les cartes, la médifance, le faste & les lieux publics, s'ils n'avoient su ce que c'est que de lire en particulier les Oracles Saints, s'ils ne s'étoient rendus dans les temples que par habitude ou par bienfiance, ils auroient été loin de faire à la foi les grands sacrifices que ce jour nous a rapellez, & au lieu de
célébrer

célébrer leur constance, nous aurions à pleurer leur apostasie.

Voulons-nous donc, M. C. F. avoir leurs vertus ? Emploions les moyens qu'ils mirent en usage pour les acquérir ; éclairons-nous, instruisons-nous, nourrissions-nous de la lecture des Livres Sacrez ; fixons dans notre esprit leurs sages maximes, leurs effraiantes menaces, leurs ravissantes promesses, les preuves éclatantes de leur divinité : Alors la Religion ne fera plus pour nous un objet fécondaire dont nous ne nous occupions qu'après tout le reste, & d'une manière froide & nonchalante ; elle nous paroîtra ce qu'elle est, le premier des biens, notre boussole en ce monde, notre guide vers l'éternité ; nous l'aimerons, nous la chérirons, nous en observerons les loix avec joie, nous mériterons les beaux noms de Réformez, de Réfugiez, de Chrétiens : Alors sur-tout nous posséderons un art plus précieux que celui de changer les métaux en or, supposé qu'on pût le trouver, nous posséderons l'art de changer en biens tous les maux, tous les accidens de la vie : Pauvres, nous dirons que *le peu*
du

du juste est préférable à l'abondance des méchans : (i) Calomniés, nous veillerons de plus près sur notre conduite, pour n'avoir pas l'apparence même des vices qu'on nous attribue : Malades, nous en prendrons occasion de faire la revue de notre conscience, & de mener une vie plus tempérante & plus chaste : Persécutés, emprisonnés, exilés pour la vérité, nous nous croirons heureux d'avoir été jugés dignes de souffrir pour le nom du Seigneur Jésus, (k) & après avoir porté sa croix sur la terre, nous partagerons sa félicité dans les Cieux. Amen.

(i) *Pseaum.* xxxvii. 16. (k) *Act.* v. 41.